**Lecture linéaire 1 : « Le Lac » de Lamartine, *Méditations poétiques,* 1820.**

**(du début à « Oubliez les heureux ».)**

Poème emblématique du mouvement romantique du XIXème siècle, le plus célèbre de l’auteur des *Méditations* *poétiques*, « Le lac » est inspiré de ses amours avec Julie Charles. Revenu seul sur les bords du lac d’Annecy où ils se sont rencontrés durant un séjour en cure pour soigner leurs tuberculoses, Lamartine se souvient de leurs promenades amoureuses, alors que la jeune femme, très malade, n’a pu être au rendez-vous. Elle mourra dans l’année à Paris et le recueil entier lui sera dédié : à « Elvire ».

Le poème se présente comme une plainte universelle face au caractère éphémère de l’amour qui aspire à l’éternité. Le poème se présente sous la forme de quatrains dont nous étudions les 9 premiers. Tous sont en alexandrins et rimes croisées. Les 5 premiers alternent 3 alexandrins et 1 hexasyllabe alors que le poète s’exprime en sont nom propre puis les 4 suivant alternent alexandrin et hexasyllabe pour faire entendre avec guillemets les paroles qu’aurait prononcées la femme aimée lors d’une promenade en barque sur le lac. La fuite du temps, la présence du lac comme confident et le registre élégiaque caractérisent le texte.

(mouvement à rédiger).

Le premier quatrain commence par une pensée philosophique, avec une énonciation universelle ; il faut attendre le vers 3 pour trouver le « nous » qui implique auteur, lecteur et condition humaine en général. Le « Ainsi » semble in medias res, reprenant une réflexion qui a commencé bien avant. Des participes passés « Poussés » et « emportés » semblent mettre à mal ceux qui sont concernés dans un univers étranger « nouveaux rivages », puis sombre « nuit éternelle » avec une fatalité « sans retour » qui renvoie aux adverbes « toujours » et « jamais ». Le 3eme vers file la métaphore de la vie comme un voyage en mer dans lequel Pascal disait que nous étions « embarqués » avec « l’océan des âges » qui reprend « rivages », et qui est confirmé par le vers 4 et l’impossibilité d’arrêter le temps qui passe avec l’image « jeter l’ancre un seul jour ».

Le second quatrain change d’énonciation : le poète s’adresse directement au lac sur le mode du vocatif latin traditionnel, lui donnant la dimension d’une divinité. On peut comprendre que cela fait un an qu’ils ne se sont vus dans l’expression « l’année entière a fini sa carrière » qui ancre le texte dans un présent de l’écriture. L’anecdote est précise : elle a manqué le rendez-vous avec « les flots chéris qu’elle devait revoir » dont la périphrase célèbre l’affection de la jeune femme pour le lac et par un détournement euphémistique, pour le poète. La seconde exclamation en tête de vers 7 sur le mode impératif marque le désespoir lyrique du Poète qui ponctue tous ses vers d’exclamations. Le « je » surgit et se caractérise comme « seul » à la césure. La mention de la pierre renvoie au symbole du mémorial mais aussi de la pierre tombale. Le lac lui-même, titre du poème devient un mémorial en soi pour inscrire pour l’éternité les amours de Lamartine et de Julie Charles par la littérature. Le lac est un témoin personnifié, comme l’indique le verbe « vit » au 8eme vers.

Cette personnification se confirme au vers 9 : il est doté d’une voix animale avec la métaphore du verbe « mugir » qui peut rappeler aussi le vent. Le lac d’Annecy est immense comme l’indiquent les « roches profondes » et peut connaître de véritables tempêtes. L’adverbe « ainsi » à la césure du vers 10 est repris en anaphore aux vers 11 et 12 pour dramatiser la puissance de l’eau : « tu te brisais ». Les métaphores s’enchaînent avec « les flancs déchirés » pour marquer la violence de l’eau sur les rochers. Le vent qui « jetait l’écume de tes ondes/ Sur ses pieds adorés », a le privilège de caresser les pieds de la femme aimée, comme l’eau.

Le quatrième quatrain propose au lac de se remémorer un souvenir sur le mode de la question rhétorique. Le récit d’une promenade nocturne commence à l’imparfait « nous voguions », l’auteur met l’accents sur le bruit de l’eau : « en silence », « le bruit des rameurs », « flots harmonieux avec la diérèse qui intensifie le rythme régulier de ce quatrain. Un moment divin, béni semble avoir eu lieu « sur l’onde et sous les cieux », dont le lexique recherché atteint le religieux.

Le 5eme quatrain crée une rupture de ton, avec l’adverbe « Tout à coup » et ménage le suspense avec la périphrase mystérieuse « des accents inconnus à la terre », dont le pouvoir est magique puis que le rivage en est « charmé » avec une syllepse de sens qui fait glisser du sens « séduit » à « qui subit un sort ». Le lac semble être encore une fois personnifié et servir de confident aux amants mais aussi incarner une sorte de double du poète. L’allitération de la métonymie « Le flot fut attentif » marque cet enchantement et la péripharse « voix qui m’est chère » permet d’identifier la femme aimée comme source de la voix. Le vers 20 ouvre des guillemets pour transcrire ses paroles qui viennent sans effort, comme une évidence : « laissa tomber ces mots ».

Ce 6e quatrain est le plus connu du texte. Il s’adresse au temps qui passe, avec véhémence ou désespoir pour lui demander de s’arrêter. Le rythme respecte la coupe de la césure mais crée une variation avec l’invocation « O temps ! (2)/ Suspend ton vol ! (4) Et vous ! (2), heures propices, (4) par rapport à la découpe traditionnelle des hémistiches : 3/3//3/3. L’impératif se succède avec la métaphore du vol, du cours qui marque la fugacité de l’instant. Le nous du 3eme impératif « Laissez-nous » vaut pour le duo mais sans doute aussi pour la condition humaine. La philosophie épicurienne du « Carpe diem » résonne dans la métaphore gustative « savourer les délices ». Il faut profiter des instants qui ne reviendront jamais. Le dernier vers est sur un registre toujours lyrique avec la vibration de la ponctuation forte. Le superlatif absolu « Des plus beaux de nos jours » exprime les meilleurs moments d’une vie.

Le 7e quatrain continue avec des impératifs toujours forts, l’incantation ou la prière se fait plus virulente : les deux premiers vers opposent ceux qui souffrent avec la périphrase des « malheureux vous implorent » aux « heureux » du vers 24. Il s’agit d’aller vite avec la répétition de « coulez », métaphore traditionnelle du temps qui passe comme une eau qui coule, qui renvoie à celle du premier quatrain, quand la vie est dure, alors que le temps devrait « oublier les heureux ».

Ainsi, le poème est à la fois une révolte contre la fuite du temps, mais aussi une manière de lui résister par le pouvoir de la poésie. Le lac est cette eau fermée, immuable qui s’oppose au symbole de l’eau qui coule comme e temps qui passe. C’est aussi un poème qui immortalise pour l’éternité les amours éphémères des humains, sur le mode lyrique du désespoir. C’est un poème pour tous ceux qui ont perdu ceux qu’ils aiment.